

JAMES BALDWIN

LE DIABLE TROUVE À FAIRE



capricci



Directeur: Thierry Lounas
Responsable des éditions: Camille Pollas
Coordination éditoriale: Maxime Werner
Correction: Maxime Thireau

Conception graphique de la collection: gr20paris
Couverture et réalisation de la maquette: Juliette Gouret

Édition originale :
The Devil Finds Work
© 1976 by James Baldwin. Copyright renewed
All rights reserved including the right of reproduction in whole or part
of any form

© **Capricci, 2018 pour la traduction française**
This translation published by arrangement with the James Baldwin Estate
isbn papier 979-10-239-0296-9
isbn pdf web 979-10-239-0306-5
Pour toute information relative à ce fichier Pdf Web, merci d'écrire à
editions@capricci.fr

Remerciements : Eileen Ahearn

Droits réservés

Ouvrage traduit avec le concours du
Centre national du livre

Capricci
editions@capricci.fr
www.capricci.fr

JAMES BALDWIN

**LE DIABLE
TROUVE
À FAIRE**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pauline Soulat

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Le titre original de l'ouvrage est *The Devil Finds Work*, première partie de l'adage "*The Devil finds work for idle hands*" (littéralement : « Le Diable trouve du travail pour les mains oisives »). Cette expression populaire – sans doute inspirée de textes chrétiens mais dont l'origine reste floue – signifie que l'on est plus enclins à commettre des actes mauvais lorsqu'on est désœuvré. Elle est l'équivalent du proverbe français « L'oisiveté est mère de tous les vices. »

CONGO SQUARE

P.8

**WHO SAW HIM DIE?
I, SAID THE FLY**

P.44

**LÀ OÙ LES RAISINS
DE LA COLÈRE
RESENT ENTASSÉS**

P.106

*Pour PAULA-MARIA, le jour de son anniversaire,
Et JOHN LATHAM
Et mon frère, DAVID MOSES*

« Car notre Dieu est aussi un feu dévorant. »

Hébreux 12:29

01

**CONGO
SQUARE***

*Congo Square est un jardin public historique de La Nouvelle-Orléans, ancien marché aux esclaves devenu berceau de la musique afro-américaine. [NDT]

Le dos de Joan Crawford, droit, menu, et solitaire. Nous la suivons dans les couloirs d'un train en marche. Elle cherche quelqu'un, ou essaie d'échapper à quelqu'un. Elle finit par être interceptée par, je crois, Clark Gable.

Je suis fasciné par le mouvement à l'écran, le mouvement de l'écran, comme le soulèvement et le gonflement de la mer (même si je n'ai encore jamais vu la mer), qui ressemble aussi au mouvement de la lumière sur l'eau, et surtout dans l'eau.

Je dois avoir sept ans. Je suis avec ma mère, ou ma tante. Le film est *Dance, Fools, Dance*¹.

Je ne m'en souviens pas. Les enfants sont bien trop égocentrés pour s'intéresser à un dilemme qui ne les concerne pas de quelque façon que ce soit, qui ne les renvoie pas à leur propre dilemme en devenir. Ils veulent fuir dans des situations qu'ils aimeraient vivre, or je n'avais aucune envie d'être un fugitif dans un train en marche. Et puis, une autre partie de moi savait que Joan Crawford était une femme blanche. Je me souviens pourtant qu'on m'avait envoyé faire des courses peu de temps après, et qu'une femme de couleur, qui pour moi ressemblait en tout point à Joan Crawford, était en train d'acheter quelque chose. Elle était si incroyablement belle – on aurait dit qu'elle portait la lumière du soleil, et qu'elle la réajustait de temps en temps autour d'elle en souriant, d'un mouvement de la main ou de la tête – que lorsqu'elle était sortie de la boutique après avoir payé, je m'étais mis à la suivre. Le marchand, qui me connaissait, et d'autres clients qui savaient que j'étais le petit garçon de ma mère (et connaissaient aussi ma Miss Crawford!) avaient éclaté de rire en me criant de revenir. Miss Crawford avait ri aussi, et posé ses yeux sur moi avec un sourire si beau que je ne m'étais même pas senti mal à l'aise. Ce qui était rare.

¹ *La Pente* (1931) de Harry Beaumont.

Tom Mix, sur son cheval blanc. Ou plutôt, le chapeau de Tom Mix, une ombre dans l'ombre du chapeau, un décor rocheux (une fois de plus, toujours en mouvement), et le cheval blanc. Tom Mix était un personnage de feuilleton. Tous les samedis, si ma mémoire est bonne, nous le laissions donc en compagnie d'une fille insipide, qui aurait pu être n'importe quelle fille, en proie au danger le plus affreux – ou plutôt, nous laissions le chapeau, l'ombre du chapeau et le cheval blanc : car le cheval, lui, n'aurait pas pu être n'importe quel cheval, il était indispensable.

*The Last of the Mohicans*² : Randolph Scott (Gary Cooper de quinzisième main), Binnie Barnes (une version excentrique de Geraldine Fitzgerald), Heather Angel (sorte d'Olivia de Havilland un peu perdue) et Philip Reed (un précurseur d'Anthony Quinn). Philip Reed est l'Indien, Uncas, dont l'adoration sauvage, pour ne pas dire servile, du frêle corps blond de Miss Angel, amène cette dernière à faire un saut mortel tête la première depuis le haut d'une falaise. Elle choisit la mort au déshonneur, en toute logique. Le fautif Uncas finit par payer de sa vie son désir malheureux, et Randolph Scott et Binnie Barnes, couple timide et courageux, les yeux mouillés de larmes, réussissent finalement à quitter ces terres sauvages main dans la main. Pour aller en Amérique ou rentrer en Angleterre, je ne me souviens pas, et cela me semble sans importance³.

*20 000 Years in Sing Sing*⁴ : Spencer Tracy et Bette Davis. À cette époque, une jeune enseignante blanche,

² *Le Dernier des Mohicans* (1936) de George B. Seitz.

³ Le roman, que j'ai lu beaucoup plus tard, ne compte pas parmi mes préférés. Il me faudra un jour préciser ce que je lui reproche, mais il reste bien plus honnête et courageux que le film. [À l'exception de celle-ci, toutes les notes sont de la traductrice.]

⁴ *Vingt mille ans sous les verrous* (1932) de Michael Curtiz.

une femme magnifique qui a beaucoup compté pour moi, m'avait pris sous son aile. J'avais entre dix et onze ans. Elle avait mis en scène ma première pièce, supporté mes premières colères théâtrales, et entrepris alors de m'accompagner dans le monde. Elle me donnait des livres à lire, me parlait de littérature et des pays étrangers : de l'Espagne, par exemple, de l'Éthiopie, de l'Italie, et du Troisième Reich allemand. Elle m'emmenait voir des pièces et des films que personne n'aurait eu l'idée d'emmener voir un garçon de dix ans. Je l'aimais, bien sûr, et d'un amour d'enfant, absolu. Je ne comprenais pas la moitié de ce qu'elle disait, mais je m'en souvenais. Et cela m'a été très utile par la suite. C'est sans doute en partie grâce à elle, apparue si tôt dans ma vie terrifiante, que je n'ai jamais pu détester les Blancs – Dieu sait pourtant que j'ai rêvé d'en assassiner plus d'un. Je considérais toutefois que Bill Miller – elle s'appelait Orilla, mais on l'appelait Bill – n'était pas une Blanche comme l'étaient par exemple Joan Crawford, ou les propriétaires, les commerçants, les policiers, et la plupart de mes enseignants. Elle ne me troublait pas comme ils me troublaient, ne me faisait pas peur, et ne me mentait jamais. Jamais je n'ai senti en elle de pitié, même s'il lui arrivait de nous apporter de vieux vêtements (car elle se faisait du souci pour nos hivers) et de l'huile de foie de morue, notamment pour moi, car je semblais alors destiné à me faire emporter par la coqueluche.

Bien sûr, comme j'étais un enfant, j'étais un être simple. Il semble que je n'aie jamais éprouvé le besoin naturel de me méfier des autres (je ne présentais pas non plus de talent inné pour cela) : je prenais donc Bill Miller comme elle était, ou comme elle m'apparaissait. La différence entre elle et d'autres Blancs, tels qu'ils vivaient dans mon imagination et tels qu'ils étaient dans la vie, a sans doute pourtant eu sur mon esprit un effet profond

et déconcertant. Bill Miller n'avait rien à voir avec les policiers qui m'avaient tabassé. Elle n'était pas comme les propriétaires qui me traitaient de nègre, ni comme les commerçants qui se moquaient de moi. Je trouvais les Blancs indiciblement menaçants, terrifiants, mystérieux – méchants. En réalité, ils étaient mystérieux dans la mesure où ils étaient méchants, l'énigme impénétrable étant précisément la suivante : pour quelle raison certaines personnes, sur cette terre, sous la mer, ou dans les catacombes de l'enfer, en venaient à agir comme le faisaient les Blancs ? À partir de Miss Miller, j'ai donc commencé à soupçonner les Blancs d'agir comme ils le faisaient non parce qu'ils étaient blancs, mais pour une autre raison, que je cherchais à identifier et comprendre. De toute façon, on la traitait elle aussi comme une négresse, les policiers notamment ; et elle n'aimait pas les propriétaires.

Durant toutes les années où j'ai vécu avec lui, mon père a dit que j'étais le garçon le plus laid qu'il ait jamais vu, et je n'avais aucune raison d'en douter. Ce n'était toutefois pas sa haine pour *mes yeux de grenouille* qui me blessait, car elle s'est avérée avec le temps bien plus tonitruante que réelle. J'ai les yeux de ma mère. Lorsque mon père disait que j'étais laid, ce n'était donc pas tant moi qu'elle qu'il attaquait. (Nul doute qu'il attaquait également mon vrai père, inconnu.) Or, j'adorais ma mère. Je savais qu'elle m'adorait, et je sentais qu'elle payait le prix fort pour moi. En tant que garçon, je me moquais pas mal que mon père me trouve hideux. (C'est du moins ce que je me disais, mais son jugement allait avoir un effet désastreux sur ma vie.) Je pensais toutefois qu'il devait être aveugle (ou aussi mystérieusement méchant que les Blancs – pensée qui me paralysait) pour ne pas voir que ma mère était sans le moindre doute la plus belle femme du monde.

Il y avait donc ici, maintenant, en ce samedi après-midi, Bette Davis, penchée en gros plan sur une coupe de champagne, ses yeux globuleux globulant. J'étais abasourdi. J'avais surpris mon père en flagrant délit, non de mensonge, mais d'infirmité, car je me trouvais après tout, devant une *star de cinéma blanche*. Et puisqu'elle était blanche et star de cinéma, elle était *riche*. Et elle était *laide*. J'avais alors ressenti la même chose que juste avant, ou juste après, lorsqu'en jouant dans la rue, j'avais aperçu une femme âgée, très noire et très ivre, trébucher sur le trottoir. J'étais monté voir ma mère en courant pour qu'elle aille constater ma découverte à la fenêtre : « Tu vois ? Tu vois ? Elle est plus laide que toi, Maman ! Elle est plus laide que moi ! » Confus, sans doute par loyauté envers ma mère, mais aussi parce que je sentais quelque chose de menaçant et de malsain (pour moi, assurément) dans ce visage à l'écran, je prêtais à la peau de Davis l'aspect verdâtre et blafard d'une créature sortant de sous une pierre en rampant, mais restais scotché par l'intelligence crispée de son front, le désastre de ses lèvres. Et lorsqu'elle bougeait, elle bougeait comme une négresse. Elle finit par assassiner quelqu'un depuis un lit d'hôpital, mais c'est Tracy qui en endosse la responsabilité, à Sing Sing⁵. Davis pleure dans ses bras, encore et encore, et le film se termine. « Que va-t-il lui arriver maintenant ? » avais-je demandé à Bill Miller. « On ne sait pas » avait répondu Bill en me faisant toutefois comprendre qu'elle ne s'en remettrait sans doute jamais, et que l'on paie toujours pour ses actes.

Je n'avais encore jamais entendu le "*why they call this place the Sing Sing? / Come stand here by this rock pile*,

⁵ Prison américaine de l'État de New York.

*and listen to these hammers ring*⁶ de Bessie Smith. Il faudrait attendre sept ans avant que je ne commence à travailler sur les lignes de chemin de fer, quelques années supplémentaires avant que je ne pleure pour la première fois, d'autres encore avant que je ne pleure dans les bras de quelqu'un, et encore d'autres avant que je ne commence à comprendre ce que je faisais, moi, avec mes yeux énormes – ou vice versa. Cela n'avait rien à voir avec Davis, l'actrice, ni avec les complexes que j'ignorais avoir : j'avais découvert que mon infirmité ne causerait pas fatalement ma perte. Mon infirmité, les infirmités, pouvaient être taillées jusqu'à devenir des armes.

Car mon père n'était pas le seul à me trouver laid. Tout le monde me considérait comme « bizarre », y compris ma pauvre mère, qui ne m'a toutefois pas battu pour autant. Puisque j'étais « bizarre » – je devais bien l'être, sinon les gens ne m'auraient pas traité aussi bizarrement et je n'aurais pas été si malheureux – je pouvais peut-être mettre à profit ma bizarrerie. Quoi qu'il en soit, un enfant « bizarre » comprend confusément, et non sans crainte, qu'il a peu de chance de devenir moins bizarre avec le temps. S'il veut vivre, il doit donc être calculateur. Or, je savais que je devais vivre. Je désirais ardemment que ma mère soit heureuse et fière de moi, et j'adorais mes frères et sœurs, qui, d'une certaine façon, étaient tout ce que j'avais. Mon père ne faisait aucun favoritisme : il ne m'a pas battu plus que les autres parce que je n'étais pas son fils. (Je l'ignorais à l'époque de toute façon, comme tous mes frères et sœurs, et lorsque nous l'avons découvert, il nous a semblé que ce n'était qu'un détail de plus sur le curieux chemin que nous avons parcouru ensemble.)

6 Paroles de la chanson « Sing Sing Prison Blues » (1924). « Pourquoi cet endroit s'appelle t-il Sing Sing? / Tenez-vous à côté de ce tas de pierres et vous entendrez sonner les maillets. »